

JOURNAL

Gilles Bourdeau
18-31 juillet 2004
Valleyfield

I. Point du jour

commencer recommencer
souvent si souvent

maison que la mort visite
le deuil laisse aller les objets les plus chers

sandales de papier aux pieds
goutte d'eau dans le vin

*

sur le banc d'un parc
à dormir la pensée s'éveille
avec le bruit d'une lame

le sang apparaît vite
sur la poitrine ouverte
la main défaite

*

détache les noeuds du ventre
la corne sur les épaules
tombent les tabliers les manteaux

la route se fait corps nu
la faiblesse de chaque instant
colle à la peau comme une morsure

*

le poète tire son enfance
comme un petit paquebot de bois
sur la mer d'un plancher verni

*

partager avec les deux cyprès du jardin
deux côtés de mon coeur
un nom du dehors *lumière*
un nom du dedans *compassion*

ils nous éclairent nous aiment
qu'ils ne ménagent pas l'ombre
et n'effraient pas la clarté

*

poussent les tilleuls parfumés
dans la cour du baptême
une litanie du rappel
un hymne du futur

deux grands yeux plongent
leurs profondeurs dans un horizon
où les nuages espacés
blessent le ciel

*

les tourterelles réveillent les matins
les cloches du monastère éveillent les humains

avec leurs chants les fossoyeurs ont enseveli
les morts partis au début du chemin avant l'âge

mais si près et si tôt
ils ont couvert de terre et de roches
les portes en paille des limbes
paravent blessé du paradis

*

par-dessus l'épaule
couverte d'un châle noir
écran et mouchoir

on voit des morts
qu'on ne peut couvrir
même de pleurs

ils ont tout donné
tant de massacres
et du sang à boire

*

un voile de frêles nuages jette
sur les épaules des marcheurs
une fraîcheur pâle un frisson inattendu
perle ouverte sac sur l'épaule

personne ne prévoyait
une lumière si muette

*

le soleil ne chevauche pas encore le dos de la colline
qu'un passant aperçoit la porte
de la solitude et force d'ouvrir

la fumée n'est pas messagère
le parfum du pain avertit
qu'il y a du feu une table

*

si nous n'avons plus de paroles
j'aimerais que nous trouvions
quelques mots à écrire
sur une feuille blanche

quand la violence cessera
et que nous regarderons
si nous sommes toujours là
ils parleront tout seuls

*

comme si quelqu'un allait dépérir
j'ai repris la route sur mes mains
avec des stigmates de feu
qui me brûlent

*

vaut mieux deux fardeaux qu'un
quand chaque épaule a son poids
le corps garde équilibre

et marche droit

le seuil des matins
trouve des fagots bien ficelés
près de la maison

*

le délire l'orage
dérivent en canot
en quête d'un récif
où se briser

*

je te laisse une feuille
encore blanche où tu peux tracer
un sentier près de la rivière
et d'autres en montagne

et si tes yeux à l'horizon
ne voient rien qui se dise
abandonne le silence blanc
sur le dos d'un aigle

la main qui touche mon coeur
me promet une barque d'espérance

*

manquent au voyage
et jusqu'à la fin
tous ceux qui sont partis
et déjà rendus

peut-être les rejoindrons-nous

le savent ceux qui sont plus loin
que la caravane du matin

*

la tourterelle
chante chaque matin
plus fidèle que chacun de nous

qu'a-t-elle fait cette nuit
la question se pose
nous étions inattentifs

qu'avons-nous fait cette nuit
mêler l'eau des pensées
au vin des rêves

nous sommes là
si peu fidèles au matin
la tourterelle le sait

*

tant de fleurs abandonnées
de murs défraîchis
de rideaux jaunis

la maison pêle-mêle
pousse au milieu
de feuilles trépassées

distracte la pluie
s'éternise dans la baie
qui frémit d'attendre
le vent et l'orage

*

nous sommes timides avec nos rêves
de sanctuaires anciens de voies sacrées

chaque nuit pourtant une étoile touche
de devenir tous les désirs éternels

un autre pas dans ton pas
ne te lasse jamais

*

II. Suroît

parfums des gouttes de pluie sur l'eau
vent dans la brise

le son du temps
dans l'air pesant de midi

comme les odeurs d'un sol labouré
le coeur à un pas de l'essentiel

*

passe un nuage
qui voile un visage

passe une barque
qui fait une vague

reflet lumière
courent dans l'eau

transparence obscurité
changent de place

*

des odeurs de vieilles planches
assoupies près d'une galerie

du miel entre les vapeurs de la baie
et les gazouillis des hirondelles

*

je ne sais pas qui sonne les heures
celle de midi tombe immobile
entre les cris des enfants
qui pêchent près des rives

il est bien tôt pour amener la voile
et traîner de l'aile

et midi sonne
il est trop tard pour retourner

et midi brûle
les heures qui restent pour arriver

il est bien tôt pour ramener la voile
et traîner de l'aile

les saltimbanques jouent sous les chapiteaux
avant de les démonter

jeu du jeu

les lions ont faim
têtes hautes les girafes se plaignent
des soleils

que de midi

les échassiers enjambent
les murets de paille
s'engouffrent dans la lumière
du demi-jour

les cigales occupent le ciel
purchassent le temps

*

l'ange s'endort s'évanouit
sur l'épaule du patriarche

le violon tombe de ses bras
l'enfant chute de ses mains

le son de la sève chante
le fruit mûr ne résiste plus

*

les vagues séparent les canetons
qui se cherchent près des rives
libres de perdre leur route

un poisson qu'une hélice a tranché
flotte renversé entre les herbes marines
et les roches incendiées

un nénuphar habitué
à la vague perpétuelle va et vient
dans la chaleur accablante

*

il n'y a pas de chant
si la main sur la cithare
ne le trouve et ne l'éveille

qui éprouve le souffle
ne se lasse jamais
de toucher son coeur

*

la distance à une voile de soie
d'une main effleurée
d'un regard touché

rien n'est plus proche que le vent
qui traverse la présence
incendie terre et ciel

*

et l'essaim se tient entre les arbres
dans les fiançailles de leurs ombres

et mille pensées fébriles s'enlacent
dansent inlassables dans nos coeurs

*

avant que midi n'accable
l'arbre parle avec le soleil
de l'ombre

et la lumière répond paisible
dans un rayon de soleil
entre les branches

et la fleur coupée a soif
d'eau de lumière aussi

*

la ville mon Dieu si calme
qui s'habitue aux nuages
aux mouches aux hirondelles

les moineaux s'affairent au nid
tandis que les oeufs oppressent
les ventres retardataires

il y a des branches apaisées
des fleurs disponibles
le vent les remue comme des mains
évanouies

un bel après-midi
de fleurs et de guitare
une étrange brise
refuse de mourir
sur l'écume des vagues

une demi-lune opale
occupe une frange d'horizon
les cloches sonnent

une mariée toute blanche
sort de l'église
un regard aussi pur
qu'un coin de ciel bleu

*

et le vent tombe
comme tombe la pomme
de l'arbre

entre les herbes trop vertes
elle parfume des narines
et les envoûte

et le vent tombe
comme tombe la vague
sur la rive

sur les sables humides
expirent des odeurs marines
sous des traces de pas

et le vent tombe
comme tombe l'araignée
sur sa toile

entre de grands vides
coule une salive chagrine
qui construit son salut

et le vent tombe
comme tombe le son
de la cloche

sur les visages priants
s'élève une prière divine
souffle d'or et d'esprit

*

lentement
l'été se consacre
à jaunir les feuilles
bénir les fruits

les araignées
montent de grandes toiles
ajourées que le vent traverse
sans emporter les champs
et les arbres

la mer
comme la brise
ne cesse d'être houle
qui soulève tout
et se brise

si vite
il ne reste de la saison
que le cri d'une cigale
s'effritant dans l'air
le gazon brûlé

*

pour un court instant
ta fièvre me transperce
je suis devenu fou
comme un aigle captif

*

je viens porter une grande lettre
couverte de petits mots
un sac immense sur le dos bourré
de mages et d'étoiles

je t'ai écrit des phrases courtes
avec un coeur long
parce que la vie s'explique peu
prend tout son temps

j'ai osé signer mon nom au complet
ce n'est pas une bavure
plutôt un moment d'audace et de foi
une saison sans rature

*vivre n'arrête jamais
ce que nous savons est tout petit
même pas un carré de sucre
dans notre main*

*la fin apparaît anxieuse
des couches épaisses de songes
une vision proche lointaine
un voile entre les choses*

*

quand l'orage se tait
un essaim d'oiseaux loge aux cimes
des arbres buvant l'eau
des feuilles pour ne plus tarir
les marres de boue

*

III. Crépuscule

bien avant la noirceur
tu as allumé pour moi
toutes les lampes
de la maison

pour aider la clarté
à ne pas s'aveugler
quand elle guide
jusque chez moi

je veux te dire merci
ne veux rien éteindre
j'ai toujours le goût
du souvenir

*

des visages qui ne ressemblent pas à leur voix
s'occupent des survivants
des chaussures usées
des pieds blessés

on ne sait plus si le soir montre un autre lieu
le ciel est tellement pur sans frontière
les étoiles s'ajustent toujours seules
dans la voûte qu'éclabousse la nuit

*

les pèlerins sont vêtus d'une cape bleue
avec des trous noirs des secrets jaunes

*

de très loin culbutent des étoiles
aux mains gercées

comme des héros
calcinés par des défaites de paix

*

tout arrive avant les ténèbres
jusqu'à la mort qui laisse son bâton
pour se tourner de côté

*

un train lourd sur les rails
fait trembler les feuilles de l'arbre

des goélands se battent crient
font frissonner mon corps

qu'ont-ils atteint en moi
qui s'émeut jusqu'à l'angoisse

*

les morts ont pris du retard
et ne veulent jamais dormir

la terre restera inoubliable
le coeur inconsolable

*

les branches s'apaisent
le vent s'effrite

la brise s'empare du jardin
sans faire de bruit

remue les pétales des roses
les feuilles de l'arbrisseau

*

les hommes ferment la porte
sur les moissons de la journée
s'assoient près des voyages de foin

le soir est bien avancé
pour apercevoir la brume des champs

le cœur n'a pas soif de dormir
mais de tout revoir et repenser
sans faire d'autres efforts
ni se remettre à suer

la fraîcheur étoile les visages
comme une main de lumière
baptise lave la folie
et la poussière des jeux

*

le soir met devant ma porte
le bruit des pierres
le froissement des ailes
le vol des parfums

le soir met devant ma porte
le reflet du soleil
l'ombre des tilleuls
le décès du jour

*

le soleil s'est effacé
il n'y a plus de vent

une fraîcheur calme
apeure les ténèbres

veille tout le coeur
pénétré de silence

*

à chaque nuit
un coeur blessé
rougit un drap blanc

à chaque nuit
un coeur pressé
se signe de sang

*

la lampe allumée
brûle la joue rapprochée
du veilleur

*

derrière les ténèbres
se tient le mur océanique
qui garde le coffre fermé
des souvenirs

*

comme une porte que la bourrasque
claque les pas à la course effacent
peu à peu les champs les collines

devant soi reste le lieu qui est là
axe du monde enracinement de soi

*

nous pleurons et nous pleurons
mais pour qui

pourquoi s'est dissipé impossible
oraison

nous pleurons et nous pleurons
nos dauphins

*

tout taire tout fermer
comme s'il n'y avait
avec moi que la nuit

cela n'est jamais vrai
puisqu'il y a ces rêves
où dansent des somnambules

tout dire tout entrouvrir
comme s'il n'y avait
avec moi que la vie

*

la peur est apprise aux enfants
avec les malheurs des innocents

les étoiles noires sont grandes
pour des yeux aussi petits

*

jusqu'à la hauteur des genoux de cire
un mur de ciment

les mensonges courbés dépolis s'effacent
sur ce rude cahier

tant aimer dit vrai on le rhabille
avec des ombres de joie
de la dentelle dépareillée

*

les innocents ont déjà égaré la nuit
dans leurs voix éteintes
comme des lampes qu'on a soufflées
pour s'épargner d'un feu

terribles sont les plaintes aux bois
quelqu'un n'est pas mort
s'entend entre les feuilles émues
une litanie de noms d'adieux

*

quel feu brûlera le feu de nos coeurs
chantent les anges dans la fournaise

les cendres tombent sur les braises
comme une pluie de vers luisants

*

et ce fut vrai
la lune bleue apparut
dans une nuée d'orages
un feu de tonnerres

*

IV. Parfois minuit

c'est à cette heure
où j'ai mal que tu ne parles pas

les cigales ont tout rangé
la chaleur le soir le chant

il n'y a plus que du silence
l'ombre mange de l'ombre

le mur de la nuit est si haut
pas d'échelle pour le sauter

*

il n'y a qu'un mot
pour couvrir tous les hivers

je le cherche toujours
pendant que je grelotte
avec toute la terre

nous sommes sans berceau
même quand la nuit dort
près des nids

*

à bout de temps et d'assaut
les prières demandent exaucement

les cris allument une lampe
plient les draps

pourquoi tant de coeurs trahis
d'âmes vendues

la nuit enferme les questions
dans la rosée sur l'herbe

*

maintenant
être une oie blanche sans nid
qui ne compte plus les voyages

avec au front un oeil
une porte sans maison

une route d'air de terre de mer
oublieuse des stations
des débuts de la fin

être une prière
privée de demandes et de détails
qu'un amour de l'Amour
émouvant fluide

être un oiseau de feu
habité par les vents

*

pour avoir malmené tant de peine
le mouchoir n'est pas bien grand

le drap gris étreint le linceul
pure misère qui se blottit à deux bras
contre la première tendresse

que de blessures invisibles
apparaissent sous la peau
de la nuit

il n'y a plus d'yeux pour voir
où se trouvent les douleurs
et le baume

*

quand tu me juges
dépose un grain de blé
sur la margelle
que je vois ta bonté

*

peut-être
devenir une fleur
un arbre un reflet de lune
un jardin

et puis
presque rien
une luciole un éclair
du feu dans la nuit
une braise éteinte

et encore
les ailes battantes des canards
effrayés par un désordre nocturne
qui rasant le lac et piquent
dans le vide

l'heure est passée
le temps n'est que donné
à peine un cri de chouette
dans une nuit
sans miroir

*

si tard
avec autant d'images
poussiéreuses comme un grenier

que montrent-elles vraiment
à la noirceur je ne vois rien
je ne quêterai pas une lampe

le mirage de minuit est dur
comme une cornaline

si tard
avec une image délavée
des traits barbouillés
des couleurs fondues

si tard
et autant d'images invisibles

et tout à coup
commencer de s'endormir
sous la nappe orange
de la lune bleue

le bras allongé
la tête sur l'épaule
tel un pétale de lys
alourdi par le parfum intense
se détache et tombe sur le marbre

vacille plus que la rupture
la beauté du temps

*

pourquoi tant de vie
la fleur l'abeille se regardent
avec frénésie

du miel au parfum
la question est sans réponse

tant de vie pourquoi

*

et j'allume des mots
au milieu de la nuit

d'autres des chandelles

je les dis avec ferveur
sinon je chancelle

la nuit ils ruissellent

*

tant d'amour perdu
l'effroi revient
de voir naître le matin

tant d'amour cherché
l'espoir s'attache
au chant au jasmin

*

V. Après tout...

mordre la main qui humilie

*

sur nos yeux des larmes
l'huile dans nos coeurs

qui n'a pas voulu mourir
sous le poids du destin

sur nos lèvres de la foi
la paix dans nos mains

*

un grain d'encens
embaume la maison

un papillon
éveille le jardin

*

ces mots indigents ne bougent pas
éventails sans vie sur la table

parce que la main est distraite
ou ailleurs sur des lèvres muettes.

*

HEURES

I. Point du jour

II. Suroît

III. Crépuscule

IV. Parfois minuit

V. Après tout...

*

«Où je crée, je suis vrai.»

Rainer Maria Rilke